

qu'ils chassent, jusqu'à ce qu'elle ait perdu toutes ses forces, et qu'elle soit prête de mourir, ce qu'on aperçoit, quand elle a le ventre en haut.

On donne aux harponneurs dix livres sterling de gratification pour chaque baleine qu'on pêche.

Quand une baleine est morte, on découpe les graisses et les fanons comme nous l'avons expliqué. Chaque baleine produit depuis soixante jusqu'à cent barils d'huile, suivant qu'elles sont plus ou moins grandes. On estime que chaque baril vaut 3 ou 4 livres sterling.

Quelquefois de petites baleines viennent l'été souffler sur les côtes de Schetland ou d'Hithland. Lorsque les habitans en aperçoivent d'endormies, ils nagent doucement et sans bruit, pour en approcher avec leurs petits schuts; quand ils y ont réussi, ils les attaquent avec des lances, des harpons et d'autres instrumens, avec cette différence, qu'ils attachent, proche le harpon, de grandes vessies faites de peaux de veaux marins, qui, étant remplies d'air, empêchent la baleine

de plonger trop avant dans l'eau. Quand la baleine que l'on chasse se sent blessée, elle s'enfuit avec une vitesse étonnante: et comme elle perd son sang, elle est souvent suivie par un nombre de petits baleineaux qui cherchent à le sucer. Quelquefois tous s'étant retirés dans une petite baie, les schuts des environs se rassemblent et ferment la baie, faisant un grand bruit jusqu'à ce que la marée soit retirée: alors les pêcheurs tuent le plus qu'ils peuvent de poissons, avec des harpons, des lances ou des armes à feu. Il y a des ces baleines qui leur fournissent six barils d'huile, qu'ils vendent aux Écossais, qui en font du savon liquide.

On m'écrit de Berghen en Norwège, que le 22 avril un nombre de vaisseaux se rendent aux glaces par le 77 ou 78° degré, pour y faire la pêche des baleines qui ne sont pas de la même espèce que celles de Groenland. Les unes paraissent sur ces côtes vers la fin du mois de février; d'autres, d'une espèce différente, ne paraissent que dans les mois de mai et juin, où elles poursuivent les harrens, et les forcent de se retirer dans des

ansés : il y en a qui s'engagent entre des rochers, d'où elles ne peuvent se dégager ; d'autres entrent dans des anses qui aboutissent à un lac de près d'une lieue de circonférence : alors les paysans en ferment l'entrée avec des filets faits avec des cordes d'écorce d'arbres ; et les baleines ne pouvant regagner la mer, ils en tuent.

Tout le monde connaît avec quel zèle le czar Pierre 1^{er} s'intéressait à tout ce qui pouvait être utile à ses peuples. Ces sentimens l'engagèrent, en 1719, à faire les plus beaux préparatifs pour établir dans ses états la pêche de la baleine. La mort de ce souverain interrompit ce beau projet, mais il ne fut point abandonné ; car en 1725, la czarine donna des ordres pour qu'il fût fait un établissement pour cette pêche. La czarine s'engageait à fournir des vivres aux vaisseaux baleiniers, avec les instrumens de pêche qui leur seraient nécessaires ; on tira même de Saint-Malo quelques harponneurs expérimentés.

La Russie est très-bien située pour cette pêche, parce qu'il se rassemble sur ses côtes

beaucoup de différens poissons cétacés, même des baleines : malgré cela, on n'y prépare point, ou fort peu d'ambre gris, comme on fait à Spitzberg et en Suède : on y en apporte de Poméranie.

Les états-généraux ont accordé des patentes à quelques particuliers à l'exclusion de tous autres, pour faire la pêche de la baleine à Spitzberg ; mais il y a des Hollandais qui se rendent sur la côte de Groenland pour faire la pêche de la baleine sans descendre jamais à terre : ils découpent à bord les baleines en petits morceaux, et les mettent dans des barils pour les emporter en Hollande, où ils en retirent l'huile, qu'ils vendent à bas prix, parce que le gras ayant resté du temps en barils, a contracté une mauvaise odeur.

La côte de Spitzberg est fréquentée tous les ans par des vaisseaux de différentes nations. Chaque peuple a son port particulier, les chaudières, et tous les instrumens nécessaires pour tirer l'huile, ce qui les met en état de le faire promptement, et par consé-

quent d'avoir l'huile presque aussi bonne que celle qu'on retire à bord.

Les Japonais font beaucoup d'estime de la baleine, qu'ils nomment *kudsuri* ; elle est assez commune sur la côte méridionale de Dogmura et de Nomo ; on en fait la pêche avec le harpon, comme en Groenland : leurs canots étant étroits, terminés fort en pointe, et montés de dix rameurs, ont pour cette raison une marche bien supérieure à ceux dont nous avons parlé, et ils sont bien plus avantageux pour cette pêche.

Nous avons dit que quand des poissons s'étaient réfugiés dans une anse, on les y retenait jusqu'à la basse mer, en fermant la communication à la mer avec un filet fait de cordes ; au moyen de quoi on tue beaucoup de baleines lorsque la mer est retirée, soit avec des harpons, des lances, ou même des masses. Un riche pêcheur de cette province s'étant avisé de tendre de pareils filets pour prendre les baleines, comme on fait d'autres poissons avec des saines, on pratiqua sa méthode avec succès, mais on ne fut

pas long-temps à s'apercevoir que la dépense excédait le profit, et on revint à continuer la pêche avec le harpon et les lances ; en un mot, à employer les moyens qui étaient en usage en Groenland.

Les Japonais distinguent un grand nombre d'espèces de baleines, auxquelles ils ont donné des noms différens, et qui ne diffèrent principalement les unes des autres que par leur grosseur ; ils nomment *serbio* les plus grosses qui fournissent le plus d'huile ; ils en mangent la chair, qu'ils disent être fort bonne, et surtout très-saine, car ils prétendent que sans cette nourriture ils ne pourraient pas soutenir leurs travaux. D'après ce qu'ils disent de ce poisson, il me paraît qu'il ressemble beaucoup à celui que nous avons nommé la grosse et franche baleine du nord.

La principale différence se réduit à ce que nous n'avons pas jugé aussi avantageusement de sa chair, prise comme aliment ; mais on sait qu'une nourriture, qui, d'abord paraît déplaisante, devient agréable quand on en a fait usage pendant un temps considérable. Par exemple, presque tous ceux qui

mangent pour la première fois des huîtres crues les trouvent désagréables; quand on en a contracté l'habitude, elle paraissent excellentes.

Entre la grande quantité de poissons que les Japonais mettent au nombre des baleines, il y en a de petites qui me paraissent avoir assez de rapport avec les petites baleines qu'on nomme *sardes*; mais ils disent qu'entre celles-là il y en a dont on évite de manger la chair, parce qu'elle cause des toux opiniâtres, de la fièvre, des ulcères à la peau, même la petite vérole. Je ne rapporte ceci que d'après les auteurs, qui disent, que dans une grande partie de ces espèces on peut employer avantageusement presque toutes les parties de leur corps; leur peau est d'un bon usage, même étant employée verte: on mange la chair de la plupart des espèces, même les viscères qu'on apprête de différentes façons après avoir attendri les parties cartilagineuses dans l'eau bouillante; on fait avec les tendons des cordes qu'on peut comparer à nos cordes de boyau et qui peuvent servir pour les instrumens de musique.

On trouve tous les ans sur les côtes de la Corée, entre le Japon et la Chine, des baleines, dont quelques-unes ont sur le dos des harpons qui leur ont été jetés par les Français et les Hollandais, lorsqu'ils pêchaient des baleines au nord. On y pêche aussi quantité de harengs, de même que vers les Terres Arctiques, d'où on a conclu qu'il devait y avoir entre la Corée et le Japon, un passage qui répond au détroit de Waygats.

Dans l'Amérique septentrionale, quand deux sauvages aperçoivent une baleine qui approche de la terre, ils vont avec leurs canots la joindre, étant seulement fournis de quelques chevilles de bois avec une petite masse; les Indiens ayant joint la baleine, un se jette dessus, et quand il a gagné la tête, il enfonce une de ces chevilles dans un des événements; alors la baleine s'enfonce dans l'eau, et comme l'Indien est bon nageur et plongeur, il sait se tirer d'affaire. La baleine qui n'a plus qu'un événement, ne tarde pas à reparaître sur l'eau; et si l'Indien parvient à lui mettre une cheville dans le second événement, la baleine qui étouffe, revient promptement

sur l'eau; et étant près d'expirer, souvent elle se jette à terre, ou assez près de la côte; alors les Indiens qui la suivent avec leurs canots, parviennent aisément à la tuer.

La vérité de ce que nous venons de dire a été attestée par beaucoup de témoins oculaires, entr'autres, par plusieurs officiers qui ont été à portée de constater ces faits.

A l'occasion des pêches qui se font chez les nations étrangères, je crois convenable de rapporter une description venue de Québec, des chaloupes dont se servent les Esquimaux pour la pêche de la baleine.

Ces chaloupes ont vingt-quatre à trente-six pieds de long; ils y mettent une quille qu'ils font comme nous, de plusieurs pièces très-proprement empâtées ensemble, et arêtées avec des chevilles de bois ou de fer, et des clous; ils posent dessus tous les membres qui sont chevillés, et emmortaisés comme ceux de nos canots. L'avant de ces chaloupes est fort relevé; elles ont l'arrière comme une biscayenne avec un gouvernail de planches, liées et attachées avec de la peau; ces petits bâtimens sont bordés de peaux de loup marin sans poil, si bien cou,

sues ensemble, que l'eau ne peut traverser: ils appliquent toutes ces peaux contre la carcasse de ce bâtiment; et après les avoir bien tendues, ils mettent une lisse par dessus le bord, qui les tient de tous côtés; c'est sur cette lisse qu'ils posent leur estrope pour nager, comme nous faisons dans nos chaloupes.

Ces bâtimens ne sont point pontés, et n'ont ordinairement qu'un mât avec une grande voile du peau de caribou boucanée, qui a une ralingue de cordages faite de peaux de loup marin ou de vache marine. Leurs manœuvres sont les mêmes que les nôtres, mais faites des peaux dont nous venons de parler, aussi bien que leurs cables. Pour leurs ancres, elles sont faites différemment de celles dont nous nous servons; ce sont deux gros morceaux de bois en croix, desquels il sort quatre autres morceaux pointus et courbes; au milieu de ces morceaux de bois est attachée une grosse pierre pour les faire caler. Ils ont à présent presque tous des grappins qu'ils ont pris aux pêcheurs de morues. Ces chaloupes portent jusqu'à soixante hommes; et quand ils s'y

embarquent, ils y mettent leurs canots avec eux; ils s'en servent pour traverser de la côte de Labrador dans l'île de Terre-Neuve, et pour y faire la pêche de la baleine, qu'ils pratiquent de la même manière que celle du loup marin. Le cordage dont ils se servent pour cette pêche est fort, et a jusqu'à cent brasses de long. Pour le faire flotter, ils y attachent, au lieu de vessies, des peaux de loup marin entièrement remplies d'air, ou des morceaux de bois de cèdre, pour fatiguer la baleine qu'ils poursuivent, et qu'ils essaient de tuer en la perçant avec leur dard.

Ces sauvages manqueraient de clous et de dard de fer, même de toile et de cordages, s'ils ne parvenaient pas à s'en fournir par la démolition des chaloupes et des cabanes dont ils peuvent se rendre maîtres sur leurs côtes.

Dans la ville de Sinigaglia, située au bord de la mer Adriatique, on prend différentes espèces de poissons. Néanmoins la pêche n'y fait pas un objet intéressant de commerce, excepté dans les saisons des foires, et particulièrement de celle qu'on nomme

de Sinigaglia, qui est regardée comme la plus célèbre; et à laquelle on apporte des pays peu éloignés toutes sortes de poissons, principalement des salés.

Les différentes marchandises qu'on apporte à cette foire font que l'achat du poisson se fait plutôt par échange que par argent; ce qui rend ce commerce beaucoup plus florissant.

On conserve, par curiosité, dans cette ville, de gros os d'un poisson qui se trouva échoué sur la plage en 1705, et qu'on jugea venir d'une baleine.

On y prenait assez abondamment des sardines, qu'on conservait long-temps fraîches. Néanmoins on a abandonné cette pêche, à cause qu'il s'y trouvait beaucoup de gros poissons qui déchiraient les filets.

Quoique les baleines soient de fort gros poissons, elles ne laissent pas d'être la victime de plusieurs animaux qui cherchent à s'en nourrir. J'ai déjà parlé d'un insecte gros comme un grain de riz, qu'on nomme *Puceron*, qui, à ce qu'on assure, dévore leur langue, et quelquefois les fait mourir.

On connaît encore un insecte qui nuit

beaucoup aux baleines : on l'appelle communément *le Pou de baleines*. On m'a assuré qu'il ne ressemble au pou ordinaire, que par la forme de sa tête. Il a six fortes écailles sur le dos, quatre productions qu'on nomme *cornes*, dont deux sont courtes et droites, les deux autres, courbes et pointues; l'aïleron de la queue a la forme d'un bouclier. Cet insecte, qui me paraît tenir des crustacées, s'attache fortement aux baleines, qu'il tourmente beaucoup, surtout dans le temps des chaleurs.

Les baleines sont encore fatiguées par quantité d'oiseaux qui s'assemblent sur leur corps, pour manger les petits animaux dont elles sont couvertes.

Quelquefois les baleines se battent les unes contre les autres, et se blessent considérablement. Les gros requins du Nord, que quelques-uns nomment assez mal à propos *Ours de mer*, à cause de leur voracité, quoique beaucoup moins gros que les baleines, sont très-redoutables pour ces poissons; car ils les attaquent sous l'eau, et leur enlèvent quelquefois au ventre des morceaux de chair d'une grosseur si considérable,

qu'on en trouve de mutilées, et même de mortes; et comme ces animaux meurent, pour la plupart, au fond de l'eau, il en résulte une perte considérable pour les pêcheurs. Ils essaient de les tuer, pour les empêcher de faire périr un animal qui leur est précieux tant par l'huile qu'ils en retirent, que parce qu'ils en mangent les chairs les plus délicates, que leur fournissent principalement les petites et jeunes baleines. On prend ces grands chiens avec de forts hameçons empilés à des chaînes.

Ces grands chiens du Nord ont de la ressemblance avec ceux qu'on prend sur le grand banc de Terre-Neuve.

On peut, au sujet des ennemis des baleines, consulter le tome XV de *l'Histoire des Voyages*, pag. 285, où l'on trouvera, d'après Mathéus, plusieurs choses intéressantes.

La vivelle, ou le poisson à scie; est regardée par quantité d'auteurs comme un des plus grands ennemis des baleines. Ils s'attroupent, dit-on, autour d'elles; ils les attaquent avec leur trompe dentée, et par-

viennent quelquefois à les tuer; ce qui est avantageux aux pêcheurs, parce que flottant sur l'eau ou près de la surface, lorsqu'elles sont mortes ou seulement affaiblies, les pêcheurs s'en emparent, et en font leurs profits.

On prétend assez généralement que la licorne de mer est un ennemi plus redoutable pour les baleines que la scie. Effectivement, on pense que sa corne lui sert à tuer les poissons dont elle se nourrit. Il est certain que souvent la licorne frappe avec sa corne les bâtimens, qu'elle prend probablement pour un poisson; et j'ai vu un bout d'une de ces cornes de deux ou trois pouces de long, qui s'étant rompu, était resté dans le bordage d'une frégate.

N'ayant pas pu être témoin des combats que je viens de rapporter, je ne suis pas plus autorisé à admettre ces allégations qu'à les nier: mais des observateurs prétendent que les vrais ennemis des baleines sont un cétacée, que quelques-uns ont nommé *Gladiateur des baleines*. Les pêcheurs disent que ce poisson, que je ne connais pas, a sur le dos comme une lame de sabre très-tran-

chante, et qu'en nageant avec une vitesse extrême, il passe sous le corps d'une baleine, lui ouvre le ventre, et la fait périr; ce que ne pourraient faire la vivelle ou scie, ni la licorne; et ils s'autorisent dans ce sentiment, en disant que les pêcheurs les plus anciens et les plus expérimentés assurent qu'on ne prend point de vivelles dans les mers du Nord, où il y a beaucoup de baleines, et qu'il s'en trouve beaucoup aux côtes d'Afriques: à quoi ils ajoutent, que les vivelles ne sont pas d'assez gros poissons pour pouvoir tuer des baleines, même celles qui ne sont que d'une médiocre grandeur. Cependant, quoiqu'on sache que les vivelles ne sont pas des poissons furieux, on les regarde comme la cause de la mort des baleines qu'on trouve mortes ou blessées sur le rivage; et n'ayant point de confiance à cette opinion, il nous paraît qu'on doit plutôt attribuer ces meurtres aux gladiateurs dont nous venons de parler.

Ajoutons à ce que nous venons de dire, qu'il y a un quadrupède qu'on nomme *Ours blanc*, qui étant très-friand de la chair des poissons, se tient sur les bancs de glaces

ou au bord de la mer, essayant d'apercevoir quelques poissons : quand il en découvre, il se jette à l'eau, et plonge pour les attraper : il poursuit les petites baleines, même les grosses, lorsqu'elles sont blessées ou très-fatiguées, et il les dévore.

Quoique cet animal aime sur tout la chair des poissons, il dévore néanmoins des quadrupèdes, quand il en peut attraper : c'est pourquoi il est très-redouté même des hommes.

On nomme cette baleine :

Vallena, chez les Espagnols.

Whale, en Angleterre.

Wallfische, en Allemagne.

Wallvisch, parmi les Hollandais.

Livafisk, *Sletback*, en Norwège.

Livalfisk, en Suède.

Slichteback, *Sandhual*, en Danemarck.

Katashalr, en Islande.

Arbek, *Arbarkesak*, chez les Groenlandais.

Tkaka, chez les Hottentots.

Baleine-franche, en France.



FONDO BIBLIOTECA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

